

# ANNALES DE L'INSTITUT FOURIER

JEAN FAVARD

## In Memoriam René Gosse

*Annales de l'institut Fourier*, tome 13, n° 2 (1963), p. 1-4 (feuilles volantes)

[http://www.numdam.org/item?id=AIF\\_1963\\_\\_13\\_2\\_i0\\_0](http://www.numdam.org/item?id=AIF_1963__13_2_i0_0)

© Annales de l'institut Fourier, 1963, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Annales de l'institut Fourier » (<http://annalif.ujf-grenoble.fr/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**IN MEMORIAM**

par **Jean FAVARD**,

Professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Grenoble.

Après la lecture du livre de M<sup>me</sup> Lucienne Gosse :

**RENÉ GOSSE**

(1883-1943)

**CHRONIQUE D'UNE VIE FRANÇAISE**

(Plon-1963),

---

Le livre que M<sup>me</sup> Gosse vient de publier sur la vie de son mari, veut être une chronique, c'est-à-dire que son but est de laisser parler les faits après les avoir classés, puis exposés en les situant dans leur environnement social et politique, sans oublier cependant les réactions sentimentales de René Gosse devant les valeurs artistiques de notre temps, réactions au travers desquelles se voit la sensibilité et s'affirme la personnalité.

M<sup>me</sup> Gosse ne se laisse donc aller ni aux développements élogieux destinés à forcer l'admiration pour l'œuvre de René Gosse, ni aux attaques qui sentiraient la haine contre ceux qui l'abandonnèrent et voulurent le déshonorer. Ainsi s'entendent mieux, sans doute, les accords sous-jacents de cette œuvre de piété qui est aussi un chant d'amour.

Aux lecteurs donc de juger et de prendre parti, mais ici, parlant de René Gosse, je n'aurais pas le même souci, et la passion transparaîtra peut-être dans ce que je vais dire, mais qu'importe ! Arrivé à l'âge où René Gosse trouva la mort, il me reste encore quelques-uns de mes propres enthousiasmes, ou de ceux qu'il m'enseigna et qui font partie de ma richesse ; c'est pourquoi l'admiration que je lui ai portée est toujours vivante.

Sur la jeunesse, la formation et le début de la carrière de son mari, le livre de M<sup>me</sup> Gosse apporte des renseignements que tous les amis de René Gosse aimeront. On ne saurait

d'ailleurs mieux les dire; les descriptions de la petite ville natale, de son monde, révèlent le talent d'écrivain de M<sup>me</sup> Gosse qui, en touches simples et précises, mais légères, sait évoquer tout un passé rempli des joies de l'enfance, des enthousiasmes de l'adolescence, des premières expériences et aussi des premières déceptions du jeune homme, c'est-à-dire tout un bonheur perdu avec la montée des ans.

La deuxième partie du livre retrace la vie d'action de René Gosse; commencée dans la tragédie de 1914, elle se poursuivra à Bordeaux par la rédaction de sa thèse, et elle s'épanouira à Grenoble après 1921.

Je ne parlerai pas de l'œuvre mathématique de René Gosse, qui fera l'objet d'un autre article; à ce sujet je dirai seulement que son travail intitulé: «Le problème de la déformation des surfaces», paru aux *Acta Mathematica*, t. 51, 1927, eut la célébrité: il contenait la solution d'un problème posé depuis plus d'un siècle.

Je ne parlerai pas non plus de son œuvre comme doyen de la Faculté des Sciences de Grenoble. En dehors du livre de M<sup>me</sup> Gosse, cette œuvre a fait l'objet d'un discours prononcé le 21 décembre 1944 par son condisciple à l'École Normale et son collègue M. R. Fortrat, aujourd'hui doyen honoraire, discours reproduit dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. 21, 1945.

Cependant, pour que les jeunes collègues ne l'oublient pas, il n'est pas inutile de répéter que le pionnier qui a donné les moyens de travail permettant le développement et l'actuel essor est le doyen René Gosse.

Lorsque j'arrivai à Grenoble, en novembre 1927, René Gosse venait d'être élu doyen.

Je me souviens toujours de la chaleur de son accueil, de la sympathie qu'il m'a manifestée dès l'abord et qui, au cours des années, est toujours restée aussi vive, créant entre nous un climat de confiance tel que mon Doyen a été aussi pour moi un éducateur. Il a su endiguer les flots de ma juvénile indignation devant le spectacle du monde d'entre les deux guerres, spectacle bien affligeant parfois, parce que je prétendais en juger et les petites et les vilénies. Nos rapports ne se sont jamais limités à ceux de doyen à jeune collègue; dans nos conversations tous les sujets étaient prétextes à échanges de vues, et même à discussions.

Sa gaieté naturelle créait dans ses rapports avec tous une atmosphère d'où la contrainte était absente, car, se servir d'une conversation comme arme à retardement contre l'interlocuteur, est une idée qui ne lui est certainement jamais venue.

Cher M. Gosse, j'ai dû parfois vous sembler bien naïf et souvent bien embarrassant, mais jamais je n'ai aperçu chez vous la moindre trace d'impatience, jamais vous ne vous êtes départi de votre courtoisie. Grâce à vous, dont l'optimisme était une des formes du courage, j'ai appris à ne pas me laisser abattre par les événements, j'ai su qu'à partir des faits un nouveau départ est toujours possible. Ces connaissances me furent bien précieuses quand vint pour moi le jour de l'épreuve.

En politique, aucune déception, aucun revers n'ont jamais pu avoir raison de la foi de René Gosse. Il n'était pas de la race des princes des prêtres et des anciens du peuple qui persécutent les justes. A d'autres, hommes intègres quelquefois, ou bateleurs souvent, mais dont il ne fut jamais dupe, il laissa le soin d'occuper les premiers rôles sur la scène.

Pendant son rayonnement personnel était aussi payant que la mieux orchestrée des propagandes, aussi son action à la Mairie de Grenoble, comme conseiller municipal, fut-elle importante et bénéfique.

Sa droiture fit également, que, s'il eut des adversaires politiques, la plupart furent loyaux et ne profitèrent pas des malheurs du pays pour l'accabler. Il n'eut jamais comme ennemis que les sectaires : politiciens à la vue basse, folliculaires médiocres, maniant l'injure plutôt que l'argument, prétentieux inénarrables à la médiocrité retentissante.

Ce sont ces petits hommes qui voulurent se servir de la défaite pour essayer de le déshonorer; leur acharnement permit de prendre leur mesure, et aussi celle de l'homme qu'ils attaquaient. Ne pouvant lui reprocher que le péché d'avoir voulu penser librement, d'avoir osé dire son anticonformisme, ce qui permettait de lui enlever ses fonctions administratives, sans plus, ils attaquèrent sa gestion financière, espérant ainsi faire murmurer dans le public que, peut-être, que, vraisemblablement, que, probablement, il avait eu des complaisances...

Parmi toutes les hontes, filles de l'occupation ennemie, celle-ci ne vaut-elle pas d'être signalée? Elle révèle une bassesse aussi insondable que la bêtise, elle effraie! Les détails de ces

laidés opérations se trouvent dans la troisième partie du livre qui a pour titre : « Le sacrifice ». Mme Gosse n'a pas cru devoir leur donner de relief, elle s'est bornée à un exposé des faits ; cela représente une maîtrise de soi peu commune dont beaucoup la féliciteront.

Ces attaques ne semblent pas avoir atteint profondément René Gosse : elles venaient de trop bas, personne ne leur accordait le moindre crédit. Son activité se dirigea alors vers un nouveau devoir : celui de la Résistance.

Éloigné du pays, je n'ai pas connu cet aspect de son activité, mais j'en sais assez sur son caractère pour dire avec sûreté qu'il affronta les dangers de la lutte clandestine avec son courage tranquille, y apportant la merveilleuse clarté de son intelligence et, là aussi, l'efficacité de son action a été reconnue pour importante.

Au bout de cette activité, qui lui a donné ses dernières joies, il trouva la mort, en même temps que son fils, lui aussi engagé dans la Résistance. Tous deux reposent maintenant, près de l'endroit où furent retrouvés leurs corps d'assassinés, au bord du torrent du Manival, sur la route de St-Ismier. Des fours à chaux ont été aménagés en un Mémorial d'une beauté poignante par sa simplicité.

Devant lui passent ceux qui se souviennent, ceux qui en connaissent la leçon, et ceux qui l'apprennent ; puis, parmi les indifférents, rapides et vaguement gênés, passent aussi ceux qui, alors qu'ils le pouvaient, ne furent ni les assistants de Gosse, ni ceux de personne, lorsque le courage pouvait conduire à la mort, mais qui aujourd'hui, et à bon marché, veulent être nos nouveaux professeurs de civisme.

Que n'êtes-vous là, M. Gosse ! Ensemble nous aurions bien ri au spectacle du lever des gloires nouvelles !

Mais les réflexions amères sont stériles, elles n'ont jamais encombré votre pensée, elles ont un goût de haine, et vous en étiez si loin !

Comme le dit Mme Gosse, à la fin de son livre, les jeunes générations trouveront dans votre souvenir le courage de ne pas démeriter.

Elles sauront aussi que, jusqu'au bout, vous avez suivi la voie étroite et peu fréquentée, que seuls foulent les hommes de bonne volonté.